Pierre Neuville – Grangues

Propos recueillis le 18 Novembre 2013 (C. Le Callonec)

Pierre Neuville habitait la ferme des ferments, en haut de Sarlabot, à la limite de la commune de Grangues. Il avait 16 ans en 1944. La commune de Grangues n'a pas été évacuée et le 19 août 44, son frère et sa grand-mère sont victimes d'éclats d'obus tirés de Putot.

Ma mère était de Criqueville, moi aussi je suis né à Criqueville. Ma mère était une fermière, elle voulait toujours s'agrandir. D'abord on était à Cabourg, ils faisaient du maraîchage et avaient quelques bêtes. En 40, ils ont eu cette ferme-là mais ils ne se rendaient pas compte que les vaches il fallait aller les traire au printemps, ensuite on faisait les foins, et ensuite on repartait, les vaches mangeaient le regain et à ce moment-là, il fallait traire les vaches. Ma mère, elle était d'un courage incroyable, avec 11 petiots … En 1944, on habitait à la ferme des ferments, en haut de la colline de Sarlabot, sur la route de Lisieux. Les bêtes étaient dans les marais à Varaville, près du bas-Cabourg.

On n'avait pas de paille pour les bêtes. On allait la chercher à Blainville à pieds avec la charrette. Quand c'était le « pater », il poussait la charrette et on faisait le trajet dans la journée. Cà faisait 50km.

Mes frères allaient à Grangues à l'école, ils passaient à travers les champs. Moi j'ai eu la chance de faire toute ma scolarité à Cabourg. En 40, j'avais 12, 13 ans après le certificat d'études. En 40 ou 41, je ne sais plus, Pétain a autorisé les cultivateurs à garder leurs gamins pour récolter les pommes de terre, après on est restés.

En haut de la colline de Sarlabot, les allemands avaient installé des batteries, c'étaient des canons de 155mm, des canons français Schneider récupérés de la première guerre. D'autres étaient posés juste à la limite de Grangues. Rommel y était venu et à cette époque-là les canons avaient été mis au Mont-dit-Mont sur la butte, et lui s'était aperçu qu'ils étaient trop vulnérables. Les allemands les ont alors descendus dans le trou. C'est sûr que pour les allemands, les pièces étaient plus à l'abri, même pour tirer sur la mer car ils se doutaient que le débarquement viendrait. Le coup de Rommel, je ne l'ai pas vu, on me l'a dit et par la suite on a appris que Rommel était venu là comme il est venu sur toute la côte.

Le maire de Grangues, le Comte de Noblet avait installé sa mairie dans les dépendances du château. Tout ce qu'on avait besoin comme cartes d'approvisionnement, c'était là. C'est M. Marie qui était employé là. Nous, on était sur la route de Lisieux. Pour aller chercher des cartes de ravitaillement, j'allais en vélo par le plateau, ma grand-mère m'avait dit : « il faut passer par les 4 routes de Gonneville, ce sera moins dur que les 4 routes de Grangues » c'était plus long mais on évitait les grandes côtes de Grangues.

En 1944, on a été réquisitionnés pour aller planter les pieux, on a été planter les asperges de Rommel. On avait 16 ans, mais on se comportait comme des grands, incroyable ! La guerre, çà nous était tombé dessus. On plantait les pieux partout dans les champs nus où il n'y avait pas de pommiers. On en a plantés au lieu-dit Mesnil Da, puis on est descendus sur Dozulé, on a planté les asperges dans l'hippodrome de Dozulé, ensuite on a suivi les champs à droite et on s'est retrouvés au Pont-Frémy. C'était relativement plat et on plantait des poteaux, des petits arbres qui venaient des bois plutôt du côté de Gonneville.

Le jour du débarquement

Le jour du débarquement, il y a eu deux prisonniers anglais ou canadiens sur la ferme chez nous et les allemands ont bouclé les fusils dans le pressoir, ils les ont cadenassés, mais pas cadenassés au point qu'on ne pouvait pas y toucher. Avec mon frère, on a pu les récupérer par la suite. Les deux anglais qui étaient arrêtés dans la cour, devaient venir de Grangues.

A Sarlabot, un avion a croché les sapins en haut de la colline et est venu atterrir dans le Pavé. J'allais chercher le pain tous les jours par le chemin du petit pavé et je l'ai vu souvent, j'en suis sûr. Tous les morceaux ont été semés entre les sapins et la ferme en bas du pavé, chez Calbry. Deux autres avions sont tombés sur la butte de Périers auprès du château de Grangues, il y en a un qui a arraché une haie, l'autre s'est écrasé auprès de la ferme des Christophe. C'est un drôle de souvenir aussi, les gars étaient tous morts. On y est allés après un moment parce qu'au début on n'avait pas le droit d'y aller et ils avaient des vers … Il y avait des planeurs qui sont tombés aussi, près de la croix de Grangues et dans le bois de Grangues, les aviateurs ont été tués, il me semble. Ces soldats seraient inscrits à Grangues sur le monument du cimetière. Les deux prisonniers chez mes parents devaient venir de là. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

Des parachutistes ont été cachés à Grangues à la grande ferme à gauche de l'église. A Grangues, dans ce coin-là, il y avait des doubles haies et entre ces haies, il y avait des abris naturels et les parachutistes étaient cachés avec des tôles. Ils y sont restés jusqu'à ce qu'ils soient reconduits vers les troupes anglaises qui étaient à Varaville. A ce moment, d'après ce que j'ai compris, tous ceux qui étaient en vie ont été fusillés par les allemands pas loin de la ferme du château de Grangues. Je vois encore l'endroit où ils étaient enterrés à Grangues, pas loin de la ferme du château.

Le matin du 6 juin, il y avait plusieurs parachutes qui étaient tombés dans le champ à Lefort. J'ai réussi à décider un gars à venir avec moi et on a été chercher les parachutes, mais ce n'étaient pas des gens au bout, c'étaient des fils barbelés, on les a récupérés quand même.

Après le débarquement, je descendais tous les jours à travers par Sarlabot pour aller chercher le pain à Dives ; un beau jour, les allemands ont bouclé l'entrée de Sarlabot, on ne pouvait plus passer, alors je passais à travers les champs jusqu'à ce que Dives soit évacué. Après l'évacuation on était ravitaillés par les allemands et par Dozulé.

Sachant que le château allait être occupé par les allemands, M. Balbet, propriétaire du château, est venu chercher mon père pour lui demander de déménager tout ce qui était en état, on avait tout mis dans les écuries du château. C'est moi qui ai tout déménagé, aidé par les frères Daoulas.

Une fois, j'étais allé chercher le docteur à Branville, c'est le maire de Grangues qui m'avait envoyé. Sur la route à la mare aux Poids, dans le virage après, il y avait une voiture allemande qui venait de doubler je l'ai vue s'arrêter en vitesse et les soldats ont foncé dans le fossé. J'en ai fait autant, j'étais en vélo ! Il y a eu un avion anglais qui mitraillait qui est passé au-dessus. C'était super le vélo. Quand on montait de Cabourg à Grangues pour coucher, çà allait mieux en vélo !

L'évacuation de Dives

Tout ce qui se trouvait sur Dives a été évacué. Les familles Daoulas et Souplet sont parties aussi et se sont retrouvées dans la région de Bonnebosc dans le coin de Léaupartie. Mme Daoulas a été tuée et un de leurs frères aussi ils ont été mitraillés. Nous, on est restés, parce qu'on était sur Grangues. C'étaient les autorités allemandes qui faisaient évacuer.

J'avais de la famille à Cabourg, pour les aider à évacuer, je suis même descendu avec un cheval pour les aider à monter Sarlabot. Les gens partaient en majorité par Sarlabot, il y avait des allemands partout.

Nos parents avaient un petit troupeau, une douzaine, une quinzaine de vaches qui étaient dans les marais de Varaville. On a été pris par le débarquement, on ne pouvait plus descendre, alors mon père a été voir un capitaine allemand qui parlait bien le français c'est incroyable, je pourrais dire un français chic. Mon père a été autorisé à aller chercher les vaches. C'était plusieurs jours après le débarquement. Les vaches n'avaient pas été traites, elles meuglaient car çà leur faisait mal. A côté des marais il y avait une ferme qui trayait les vaches. Un adjudant allemand qu'on connaissait nous accompagnait, on avait été longtemps ensemble et au bout de 4 ans, on arrivait un peu à baragouiner allemand. On a ramené les vaches au triple galop, çà faisait huit à dix kilomètres ! Les bêtes elles ne nous ont pas enquiquinés, d'habitude elles rentraient dans toutes les ouvertures là où il n'y avait pas de barbelés. Et là elles n'ont pas demandé leur reste, elles ont filé droit… On a traversé Dives, quand on est arrivés à Grangues avec le troupeau ma mère était heureuse !

Mais on a eu plusieurs bestiaux de tués entretemps. Des pièces de marine nous arrivaient sur la figure ! Et les allemands nous ont pris le cheval pour s'enfuir. Ils ont réquisitionné tous les chevaux. Ils nous ont demandé de venir avec une charrette comme c'était fait d'autres fois pour faire une corvée ordinaire, et ils nous ont fait dételler.

Le 19 Août, c'est le drame dans la famille

On n'a pas évacué et çà a été un drame. Ma famille, ils ont été tués le 19 Août par des éclats d'obus. Et on a été libérés le 21. Ils n'ont pas eu de pot, ils étaient en train de manger. J'avais fait un abri derrière la ferme pour que tout le monde puisse sortir et mon frère n'a pas eu le temps de sortir, il est tombé à mes pieds le ventre à moitié ouvert. Ma grand-mère faisait la vaisselle et des éclats, qui m'ont épargné moi, l'ont tuée par derrière. Elle a reçu des éclats et elle est morte aussi. Avant cet obus-là, d'autres obus étaient tombés et puis il y a eu celui-là et c'était fini!

J'ai été épargné. Après ma mère n'a pas voulu rester là et c'est un copain qui a pris la ferme. Plus tard, quand des gens venaient à la ferme, il montrait l'endroit : « Pierrot était à cet endroit-là, encadré par les éclats d'obus ».

Plus tard après la guerre, j'ai fait mon enquête. J'ai vu le colonel Otway qu'on m'a fait rencontrer j'avais été invité par le syndicat d'initiative. Je lui ai demandé s'ils avaient de l'artillerie et il m'a dit que non. Pour moi, les obus venaient de Putot. De Putot, çà tirait sur Grangues, çà passait au-dessus de la colline de Grangues et çà atterrissait sur la route de Lisieux. C'étaient des petits calibres, peut-être du 75mm. La porte de la cuisine, qui était une porte pleine, a reçu des éclats de l'obus. L'obus n'est pas tombé à terre, il a éclaté parce qu'il a touché la charpente d'un bâtiment qui se trouvait à 15 ou 20 mètres et là, il a explosé et

arrosé d'éclats toute la cuisine chez nous. Il y avait des éclats gros comme çà (comme un bout de doigt) partout mais beaucoup d'éclats. Dans le bas de Grangues, il y a eu aussi des tués qui sont dans le cimetière, morts en Août 44.

Nous on était tirés de la guerre. Paris a été libéré le 21 Août et nous on était encore à la traîne, vous vous rendez compte ?

La libération

La libération, çà ne s'est pas passé ! Il n'y a pas eu de résistance (des allemands) à Dives, ni à Cabourg. A Houlgate, ils ont fait les couillons. La grande villa, en haut avant de tourner à Auberville, ils l'appelaient « La surprise normande » il y avait une fortification. Et des habitants ont dit : « on va vous conduire », et ils ont emmené les alliés et là il y a eu 2, 3 qui ont été tués et des soldats alliés aussi.

Nous, on a vu la libération car ils sont venus voir les chariots. A un endroit pour sortir du chemin, il y avait un virage et un caniveau et pour sortir ces canons-là qui pesaient plusieurs tonnes, il fallait un attelage de 5 ou 6 chevaux. Ils ne pouvaient pas tourner tout en tirant à bloc. A un moment donné, le canon a tiré trop court et le chariot a eu une roue dans le bas-côté. Il y a eu deux canons coincés comme cela dans le chemin, le chemin était bloqué, çà a duré plusieurs jours.

Après la libération

On est allés à Beuvron. Il y avait chez un fermier tous les bestiaux qui avaient été lâchés dans les marais. Si possible, il fallait trouver les propriétaires et si personne ne les réclamait, ils en allouaient à ceux qui en avaient perdus.

Les allemands avaient entouré la batterie avec des piquets et ils avaient accroché des grenades françaises dessus, les grenades françaises avaient un anneau. Pour pouvoir remettre les bestiaux à paître, on faisait exploser les grenades. On mettait une ficelle dans l'anneau, on se planquait un peu plus loin on tirait dessus et on les faisait péter. Il n'y avait pas eu assez de malheur, on se rendait pas compte !

Il y avait des bombes qui avaient été jetées la nuit, c'était plein d'eau, çà faisait un geyser, on jetait les grenades là dedans, c'était rigolo, çà éclaboussait partout.

Je ne connaissais pas les gens qui faisaient de la Résistance à Dives, à part Tardy à Grangues.

Je voulais être aviateur de tous temps. En 45, je me suis engagé dans les paras à Bourges, on a été emmenés à Tarbes puis en Algérie.

Souvenirs de Cabourg

Il y a eu le Dancing au bas Cabourg, çà bagarrait dur pour les filles. On habitait presqu'en face. C'était la bagarre entre les danseurs français et les danseurs allemands. Une fois, les danseurs ont été virés, je ne sais plus lesquels. Par contre, un jour, ils ont retrouvé, dans le chemin vert, un soldat allemand mort, on a eu chaud aux fesses, ils ont fait une enquête, vérifié son arme et çà s'est passé.
Ils ont pris des gars et fait garder la route par des français.

Et maintenant !

Je regarde maintenant souvent quand je suis en haut de Sarlabot. Je me retourne et je regarde Dives. A l'époque, c'était un trou noir, on n'avait pas le droit d'avoir des lumières, Toutes les lumières devaient être cachées, c'était incroyablement noir, le blackout. Maintenant, quand on voit la nuit tout est éclairé, c'est incroyable.

Pour aller au bas-Cabourg, la route est tracée, on voit les lumières. Quand il fallait rentrer le foin du marais, on rentrait le soir, il faisait nuit. A cette époque, il aurait suffi de lever le nez, c'était le soir, il n'y avait pas de lumière, il faisait noir. Si on avait seulement levé le nez, je ne sais pas si on serait rentrés coucher à Grangues, mais on ne pensait pas à çà.